

collection *présent (im)parfait*

Anne Malaprade  
parole, personne

© éditions isabelle sauvage, 2018  
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez  
ISBN : 978-2-917751-94-7  
ISSN : 2100-3416

éditions ] isabelle sauvage

*à Florence Trocmé*

Le Livre abstrait voulait le modèle suivant : deux textes portant le même chiffre et le même titre, de part et d'autre d'une double page, double page séparée accusée par une feuille d'un papier presque transparent. Les deux textes (version prose/version poésie) se seraient reflétés l'un dans l'autre, ils auraient été inséparables et réfléchis, unis comme les deux faces (signifié/signifiant) d'un seul signe : tenus comme les deux visibles d'une image. «Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : le signe linguistique est arbitraire.» Ferdinand bien sûr.

Or dans le réel — et le réel est d'or orange —, on fait, on compose, on vit, on lit, on photographie et on meurt avec les frictions. Alors on a rompu découpé chaque signe et cassé son arbitrarité, puis on a déposé ses débris de manière à ce qu'ils soient le moins possible éloignés les uns des autres. Pour cette raison le livre recueille, le livre-recueil. Soulagement : livre a perdu sa majuscule, livre s'avance puis disparaît, nu, c'est assez impudique mais ça n'a rien d'obscène, c'est bon c'est sucré c'est rouge dans une splendeur orage.

D'où la série en prose, numérotée de 1 à 19, à laquelle répond, dans la distance du temps et du lieu interne à l'album, celle en vers, de 19 à 1 cette fois. Montée vers la parole, l'ordre du pluriel ordonné, chute dans le corps noir de l'inconscient, ordre du singulier ordonnant.

19 : parce que la mosquée de cordoue ouvrirait par 19 portes sur la cour des orangers. Chaque texte est l'orange d'une bouche sanguine : elle suce en mordant, goûte, dessine une parole dont personne n'a voulu, une parole qui s'adresse pourtant à personne. Le corps finit par brûler, aucun ciel n'est livré. Parole personne. Le sacré laisse passer l'air, il parle l'ouvert. Le sacré l'humain noir et blanc conducteur de lumières. Parole, personne, le deux s'ouvre au trois grâce à la virgule, j'inspire, toutes les images dans les poumons, toutes les paroles intériorisées, j'expire, et le souffle dépose les textes voyageurs — courants d'air. Touchez et prenez-en tous. Touchez-moi toccata toute.

19 photos, vous allez voir ce que vous allez voir : je reconnais de vous toute la lumière qui les modèle.

Aussi lentement que la terre ouvre son sein on prononce, disloqué :

parole, personne : parole virgule personne / parole — temps mort — personne / deux mots trois signes / fort da / inspiration expiration / la virgule souffle la transparence / virgule flottante, elle met le feu au corps, l'orageuse parole flambe orangée. Ça me va, ça va, on peut vivre. Parole travaille à rendre personne brûlant(e) personne touchante. Parole dit et regarde personne même si personne ne parle personne me parle tous nous brûlons les uns les autres.

Négatif, inspiration

## 1. Genèse des femmes: anne année zéro

Plusieurs femmes, dont les prénoms configurent la ronde du passé: germaine, blanche, paulette, mireille, marguerite, margaret, astrid, mamie hors sang, claudine, jeanne, édith brune, édith blonde, pauline, celles qu'on n'a pas connues, celles qu'on n'a jamais vues, celles dont restent parfum, poudre, lettre, celles dont l'écriture tranche (sur) les hommes, celles qui ont aimé, trompé, celles qui ont été mères, celles qui ont perdu leurs enfants, celles qui ont, celles qui n'ont cessé de travailler, celles qui ont gagné de l'argent, celles qui le volent, celles qui rêvent de braquer une boulangerie, celles qui ont prié, elles aimaient les hommes officieux et les amants officiels, elles fumaient, buvaient en attendant la mort, celles dont la tombe n'offre aucune fleur, qui dorment dans le paysage, qui font pleurer les mères et les filles, qui éduquent, soignent, adoptent, celles qui se veulent parisiennes, celles qui fuient, celles qui — juives — dessinent, qui meurent de maladie, d'accident, celles qui meurent de fumer et de boire, qui racistes frappent leur chien à défaut de cracher sur un domestique.

Celles à l'imparfait du présent.

Celles au futur incertain.

Celles qui saignent en-dehors du corps et qui tombent hors du monde. Qui signent de leurs corps. Recueillent des animaux, les nourrissent. Celles qui s'occupent des orphelins, leur apprennent à compter, à lire, à déchiffrer, celles qui possèdent

des pianos fleuves, qui n'ont pas eu de père, qui ont perdu leur mari — envolé dans un avion en flammes —, celles qui ont été trompées, celles qui ne savent pas qu'elles n'aiment pas les hommes, celles qui parlent, racontent, toujours les mêmes souvenirs, les mêmes expressions, celles qui boivent du thé avec leur chien puis du vin avec leurs ouvriers, celles qui accompagnent, grondent, celles qui tricotent, celles qui cuisinent, celles qui rangent, nous dérangent, celles qui sous leurs grands chapeaux, celles qui sur les photos, se laissent prendre en photo mais ne donnent pas leur dos, celles qui posent puis déposent, celles qui meurent sur de longs mois d'hôpital, qui disparaissent sur les routes, vivent seules, font leur course si tôt que tous les magasins sont encore fermés, celles qui, rituel, croyance, politique, radio, celles qui famille enfants cousins amis. Les bourgeoises et les analphabètes, les paysannes et les postières, les chanteuses et les pharmaciennes, celles qui sentent la pisse, ne se lavent plus, montrent leurs seins-mouchoirs, n'ont que la gourmandise pour vivre, celles qui placent un miroir pour démultiplier l'écran télé. Celles qui croisent les mots sur le papier, croisent les morts dans les cimetières, celles qui font les confitures, celles qui possèdent la cuillère aussi longue qu'un corps, celles dont les couvertures et les draps sentent le chien, celles qui de droite, de gauche, celles qui scrablent, celles qui crapettent, celles qui silencent le temps. Témoignent d'une cathédrale solitude celles qui inventent des mots inexistantes, vivent leur vie enfermées dans l'asile, celles à qui on enlève les enfants, celles qui sont cachées à leurs proches. Celles dont on dit qu'elles n'existent plus.

Pauline contrainte de donner son fils. Son fils, contraint de mentir, reçoit une lettre rassurante du psychiatre: la maladie dont souffre votre mère n'est pas héréditaire, la science vous autorise à enfanter. Ses petites-filles, ses petits-fils, grandissent malgré

le mensonge. L'État enferme ses folles. Les fous contraints de mourir sur la paille les fous qui savent les fous qui sentent les fous invisibles voient le monde. De pauline à paul, une histoire secrète, de paul à pauline, le secret d'une histoire.